

2 JUN 1912

LIBRARY OF THE
BIBLIOTHEQUE

REVUE

DE

L'ORIENT CHRÉTIEN

DIRIGÉE

Par R. GRAFFIN et F. NAU

DEUXIÈME SÉRIE

Tome VII (XVII)

17^e volume. 1912

ORIENT CHRÉTIEN.

LETTRE DU PATRIARCHE JACOBITE JEAN X (1064-1073)

AU CATHOLIQUE ARMÉNIEN GRÉGOIRE II
(1065-1105)

INTRODUCTION

I. L'AUTEUR. — Josué bar Sôusan était un scribe habile, « homme sage, saint, instruit dans les sciences ecclésiastiques et éloquent », Bar Hébraeus, *Chron. eccl.*, I, 116; certains évêques orientaux l'opposèrent, en 1058, au patriarche Athanase, sous prétexte que celui-ci avait été évêque avant d'être patriarche, mais, en réalité, parce qu'Athanase avait été choisi par les seuls évêques occidentaux, *Ibid.*, 137. Bar Sôusan eut la sagesse de se retirer dans un monastère jusqu'à la mort d'Athanase (1061) où tous les évêques le choisirent pour patriarche sous le nom de Jean (X). « Il ne cessa jamais d'écrire, au point qu'il écrivait même en voyage, quand on s'arrêtait pour se reposer; il remplit le monde de lettres, de volumes et de suaves exhortations. En sus des lettres qu'il écrivit, il s'occupa des discours de Mar Ephrem et de Mar Isaac et les réunit en un volume qu'il écrivit de ses propres mains durant sa vieillesse, mais il mourut à Amid (1073) avant de l'avoir terminé. » *Ibid.*, 147. Parmi ses ouvrages, se trouve *Epistola prolixa adversus Armenos*, *Ibid.*, 118. C'est sans doute la présente lettre que nous avons transcrite au retour du congrès des orientalistes de Copenhague (1908), sur le manuscrit de Berlin Sachau 60, fol. 1-23 (1).

(1) Nous avons pu enfin lui ajouter une traduction française, à Sainte-Radegonde (L.-et-L.), durant une partie des vacances de Pâques 1912.

II. LE DESTINATAIRE. — Le catholique arménien à qui la lettre est adressée n'est pas nommé, mais ce ne peut être que Grégoire II (1065-1105), fils aîné de Grégoire Magistros, duc de Mésopotamie, qui passait pour descendre de saint Grégoire l'Illuminateur, Fr. Tournebize, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, Paris (sans date), p. 163 et 151, n. 1. Grégoire II s'est appliqué à renouer, avec les Grecs et l'Eglise Romaine, des relations que les événements politiques ou la distance avait interrompues; il a échoué à Constantinople, mais a reçu des mains de Grégoire VII le pallium qu'il avait sollicité, Tournebize. *Ibid.*, p. 163-164. La présente lettre, qui est une réponse (cf. chap. III), nous montre qu'il a cherché aussi à nouer des relations avec les jacobites (1). Son initiative n'a pas été couronnée de succès, car le ton de la réponse et surtout les critiques qui ont été ajoutées à la fin de la lettre, ne permettent pas de croire que Grégoire s'en est montré satisfait.

III. ANALYSE DE LA LETTRE. — Elle comprend deux parties qui ne sont pas séparées explicitement l'une de l'autre : la première (chap. I à XI) est une réponse, faite par Jean, aux critiques du catholicos; la seconde (ch. XI à XXI) est une addition, car l'auteur de cette partie (chap. XX) renvoie à ce qu'on a vu plus haut « dans la lettre de Mar Jean le patriarche » : elle attaque à son tour les Arméniens et complète en somme très heureusement la première partie en passant de la défensive à l'offensive.

On trouve d'abord l'exposé bien connu de la foi jacobite sur la Trinité et l'Incarnation. Pour le Christ, il faut toujours dire un : une personne, une hypostase, une nature, une opération, une volonté, tout en excluant le mélange et la confusion des natures. Jean se réclame de saint Cyrille et d'un écrit d'Apollinaire mis sous le nom de saint Grégoire le Thaumaturge, il condamne Nestorius, Eutychès, le concile de Chalcédoine et saint Léon (1 à II); il faut consacrer non pas avec le pain azyme des juifs, mais avec le pain fermenté dans lequel on a

(1) Grégoire Magistros (+ 1058), père de Grégoire II, avait déjà écrit au patriarche jacobite d'Amid que les deux patriarches Zacharie et Christophore avaient signé un pacte d'union et que la différence qui existait entre les deux communions (arménienne et jacobite) ne consistait qu'en une question de rite, *Journal asiatique*, janvier 1869, p. 30.

mis du sel (iii) et de l'huile (iv), car le Christ a « tout » renouvelé et a remplacé le pain azyme par le ferment nouveau (v). Il faut mélanger de l'eau au vin dans le calice, car elle symbolise la mort du Christ (vi). Il ne faut pas baptiser les croix et les cloches en les oignant de *ḡḡḡ* comme les chrétiens (vu). La confession des péchés est une chose excellente, mais elle est mauvaise si elle est faite avec mensonge (viii), suivant la pratique des prêtres arméniens qui lisent aux fidèles tous les péchés qu'ils auraient pu commettre et qui leur en donnent ainsi l'idée (xvi). Le jeûne du mercredi et du vendredi est une coutume accidentelle et non légale: le jour commence au soir et non au matin (ix). La célébration au même jour des fêtes de la Nativité et de l'Épiphanie est basée sur le comput lunaire qui faisait coïncider, au six de la lune de janvier, les deux événements de la Nativité et du baptême, survenus à trente ans de distance. En l'an 309 des Grecs, le six de la lune de janvier, jour de la naissance du Christ, tombait le 25 du mois solaire de décembre, tandis qu'en l'année 339 des Grecs, le six de la lune de janvier, jour du baptême, tombait le six du mois solaire de janvier. Le comput solaire a remplacé le comput lunaire, hors pour la fête de Pâques, c'est donc au 25 décembre qu'il faut fêter la Nativité. D'ailleurs les païens célébraient en ce jour une fête du soleil symbole du Christ. Enfin il était peu commode de partir de Jérusalem pour fêter la Nativité au soir à Bethléem et pour aller aussitôt durant la nuit au Jourdain pour y fêter le saint baptême le lendemain. Encore fallait-il revenir aussitôt à Jérusalem pour fêter le lendemain saint Étienne à l'endroit où il avait été lapidé et enterré. Ce sont d'ailleurs les savants de tous pays, vers l'époque de saint Jean Chrysostome et d'Arcadius, qui ont fixé la fête de la Nativité au 25 décembre (x, xx, xvi). Les Arméniens ne peuvent d'ailleurs pas se prévaloir d'une ancienne coutume, puisqu'ils sont les derniers venus de la famille chrétienne et n'ont été évangélisés qu'en l'année 552 (commencement de leur ère) (xx). Tout ce qui précède est résumé dans le chapitre xi et l'on trouve ensuite diverses imputations contre les Arméniens, chez qui les prêtres bénissent les évêques (xii): ceux-ci paient leur ordination et se chassent de leurs troupeaux respectifs en surenchérissant les uns sur les

autres. Les supérieurs des monastères achètent cette charge près des gouverneurs et traitent les moines comme des esclaves (xiii). Le catholicat se transmet par parenté dans la famille de saint Grégoire (xiv). Les prêtres sont ordonnés pour de l'argent et vont ensuite errer et remplir leur office où ils peuvent (xv). Les Arméniens imitent les Novatiens en refusant le pardon de certains péchés; par suite, des moines, des prêtres et des évêques restent très longtemps sans communier, bien que ceux-ci continuent à ordonner des prêtres et à consacrer des temples et des autels (xvi). Les Arméniens font tout pour le dehors (xvii), chacun prend l'habit monacal quand il veut et continue à manger de la chair (xviii); ils n'ont pas d'empêchement de mariage provenant du baptême (xix). La fin (xx-xxi) complète le chapitre x au sujet de la date de la Nativité.

Quelques-unes de ces accusations se retrouvent encore dans les 117, rédigées au commencement du xiv^e siècle par Nersès Balients, ancien évêque d'Ourmiah « d'abord chaud partisan de l'union latine quand il en espérait quelques avantages (1) ». Dans ce cas elles se fortifient mutuellement. Nous renverrons au résumé qu'en a donné le R. P. Tournebize, dans son *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*.

F. NAU.

(1) *Les Historiens des Croisades, Historiens arméniens*, t. II, p. 559. Les accusations de Nersès et la réponse du concile de Sis (1312) se trouvent en particulier dans Mansi, *Conciles*, t. XXV, col. 1185-1270. Cf. Tournebize, *loc. cit.*, p. 349, n. 1. La réponse du concile de Sis ne faisait que reprendre et compléter la réfutation de Daniel de Tauris, professeur de théologie à l'église cathédrale de Sis, l'un des partisans les plus actifs de l'union des arméniens et des latins. L'ouvrage de Daniel, consacré surtout aux questions de dogme et fort peu aux questions de morale et de liturgie, a été édité dans les *Historiens arméniens des Croisades*, t. II, col. 559-650.

כִּי־לֹא־הָיָה־לָּנוּ מִלְּפָנֶיךָ הַמֶּלֶךְ הַגָּדוֹל
הַחֲסִיד בִּי שְׂמֵךְ הַלֵּל מַכְהִימָא הַקְּדוֹמָא
מִלֵּךְ בְּתָא קְדוֹמָא הַיְּבֻנָּה בְּגִלָּא הַקְּדוֹמָא
הַלְּבִי מִן מַלְאָכָא הַבְּהִיכָא.

א. מִן־מַלְאָכָא. מִלֵּךְ מַמְלַחָא הַקְּדוֹמָא
שְׂמֵךְ בְּתָא הַמֶּלֶךְ הַקְּדוֹמָא.

מִסְתַּבֵּץ יָדָיו בְּמַעַם מַמְלַחָא. סִיכִי־סִמְכָא בְּלֵאָה וְעַ
וְעֵלָא. סִיכִי בְּמִדְרָגָא יָדָיו בְּמִדְרָגָא. פִּלְגִי־פִלְגִי.
עֲלֵמָא קְדִימָא לְבִמְשָׁלָא מִדְרָגָא. מִדְרָגָא וְעַ לֵּאָה וְעַ
בְּמִדְרָגָא מַעַם מַמְלַחָא: וְעַ בְּבֵלָא וְעַ סִּיכָא חֲבִיבָא לְ
חֲסִידָא: וְעַ לֵּאָה וְעַ בְּמִדְרָגָא בְּלֵאָה. וְעַ בְּמִדְרָגָא לְ
חֲסִידָא. וְעַ מִן מַלְאָכָא לְחִיטָא מִדְרָגָא לְ חֲסִידָא בְּמִדְרָגָא.
וְעַ מִן מַלְאָכָא בְּמִדְרָגָא אֲחֵרָא לְ חֲסִידָא: מִדְרָגָא מִלְּפָנֶיךָ
חֲסִידָא לְ חֲסִידָא בְּמִדְרָגָא חֲסִידָא. מִדְרָגָא לְ
מַמְלַחָא בְּלֵאָה מִדְרָגָא חֲסִידָא: וְעַ מִן מַלְאָכָא.
וְעַ מִן מַלְאָכָא. וְעַ מִן מַלְאָכָא. וְעַ מִן מַלְאָכָא.
וְעַ מִן מַלְאָכָא. וְעַ מִן מַלְאָכָא. וְעַ מִן מַלְאָכָא.
וְעַ מִן מַלְאָכָא. וְעַ מִן מַלְאָכָא. וְעַ מִן מַלְאָכָא.

(fol. 1^b) וְעַ מִן מַלְאָכָא. וְעַ מִן מַלְאָכָא. וְעַ מִן מַלְאָכָא.

סִיכָא (1) וְעַ לֵּאָה וְעַ בְּבֵלָא מִדְרָגָא (2). אֲדָא וְעַ מִן מַלְאָכָא.
וְעַ מִן מַלְאָכָא מַעַם מַמְלַחָא. וְעַ בְּבֵלָא. אֲדָא מִן מַלְאָכָא
עֲלֵמָא בְּמִדְרָגָא לֵאָה. וְעַ מִן מַלְאָכָא. וְעַ מִן מַלְאָכָא.
וְעַ מִן מַלְאָכָא. וְעַ מִן מַלְאָכָא. וְעַ מִן מַלְאָכָא.

1. In marg. מִן מַלְאָכָא מִן מַלְאָכָא.

2. Ms. add. ol.

[illegible]

ܒܝܫܥܐ ܡܠܟܐ ܕܥܡ ܡܥܪܝܐ ܒܡܥܪܝܐ ܡܡܥܡܐ ܕܐܝܚܡܝܐ ܕܥܡ
 ܡܠܟܐ ܡܥܪܝܐ ܕܡܥܪܝܐ ܕܡܥܪܝܐ ܡܠܟܐ ܕܡܥܪܝܐ ܕܡܥܪܝܐ ܕܡܥܪܝܐ
 ܡܠܟܐ ܕܡܥܪܝܐ ܕܡܥܪܝܐ ܕܡܥܪܝܐ ܕܡܥܪܝܐ ܕܡܥܪܝܐ ܕܡܥܪܝܐ
 ܡܠܟܐ ܕܡܥܪܝܐ ܕܡܥܪܝܐ ܕܡܥܪܝܐ ܕܡܥܪܝܐ ܕܡܥܪܝܐ ܕܡܥܪܝܐ
 ܡܠܟܐ ܕܡܥܪܝܐ ܕܡܥܪܝܐ ܕܡܥܪܝܐ ܕܡܥܪܝܐ ܕܡܥܪܝܐ ܕܡܥܪܝܐ
 ܡܠܟܐ ܕܡܥܪܝܐ ܕܡܥܪܝܐ ܕܡܥܪܝܐ ܕܡܥܪܝܐ ܕܡܥܪܝܐ ܕܡܥܪܝܐ

 TRADUCTION

 LETTRE DE SAINT MAR JEAN, PATRIARCHE QUI EST (NOMMÉ)
 BAR-SOÛSÂN,

ÉCRITE AU CATHOLIQUE DES ARMÉNIENS AU SUJET DES COUTUMES HAÏSSABLES
 QUI S'ÉTAIENT INTRODUITES DANS LE PEUPLE DES ARMÉNIENS, EN DEHORS
 DES CANONS DE L'ÉGLISE.

I. DE LA FOI DU PEUPLE ORTHODOXE DES SYRIENS. — Jean, serviteur de
 Jésus-Christ, et, par les miséricordes de Dieu, chef des pasteurs, chef du
 troupeau racheté par le sang rédempteur, patriarche, adresse le saint salut
 à votre Révérence.

Béni soit Dieu Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous fait tou-
 jours de nouvelles choses par amour; qui éveille dans nos cœurs le parfum
 de sa connaissance; qui nous console dans nos tribulations; qui est comme
 une lumière pour nos yeux; qui nous unit dans son amour par l'esprit;
 qui nous lie dans la charité comme l'âme (le fait) pour les membres; qui
 nous entraîne, comme une pierre d'aimant, à l'unité de société avec vous,
 pour nous unir à votre Sainteté par une parole matérielle, à l'aide du pa-
 pier et de l'encre, comme par l'âme et le corps, pour que nos yeux soient
 éclairés par votre enseignement et que la corne de notre Pauvreté soit
 exaltée dans l'humilité. A lui gloire et honneur, maintenant et toujours.
 Amen.

Un est Dieu qui est en tout et en nous tous, le Père spirituel et saint.
 Un est le Seigneur Jésus-Christ, par qui tout a été fait selon les préceptes
 apostoliques du divin Paul et des saints Pères de Nîcée; un est le Saint-Es-
 prit qui est en tout: l'un, un et un sont trois, mais non de toute manière:
 pour les noms, pour les hypostases, pour les personnes (prosôpon) et pour
 les propriétés caractéristiques des saintes hypostases; (ils sont) un sous le
 rapport de l'essence, mais pas en tout, pour ne pas nous laisser envahir par
 la folie païenne de Sabellius et ne pas judaïser en parole. Ils ne sont pas
 trois non plus, selon la division d'Arius, ou selon les degrés et les mesures

de grandeur du grand et du plus grand : ce qui est une méchanceté égale en malice et une pensée et une volonté impie. Il convient donc de confesser un en trois et trois en un comme l'enseigne Grégoire le Théologien : Le Père est celui qui est père et sans commencement et aussi sans être engendré; le Fils est celui qui est fils et qui n'est pas sans commencement, car il provient du Père par génération. Le Saint-Esprit procède du Père et, avec le Fils, une essence, une divinité, un empire, une puissance, une volonté, une force et une opération. Il n'y a pas trois essences, ou trois dieux, ou trois principautés diverses et opposées, mais un Dieu en nature et en essence, et trois hypostases, c'est-à-dire propriétés diverses des personnes (*prosôpons*) saintes, comme, par exemple, Adam, Seth et Ève : comme le soleil, sa lumière et sa chaleur; comme l'intelligence, le verbe et l'esprit; ou comme la racine, son parfum et sa couleur, etc. Il n'y a rien de semblable dans les démonstrations naturelles, ou qui puisse être comparé et assimilé au Seigneur parmi les fils des anges, comme le dit le prophète David (1). Ces quelques mots sont une représentation figurative, autant qu'on peut le faire, de la Trinité adorable.

L'un de cette sainte Trinité est descendu du ciel sans changement, (à savoir) le Fils qui était né spirituellement du Père, et il devint homme comme nous, pour nous, sans changement, tout en demeurant Dieu par sa nature. Ainsi il garda la vierge dans la virginité, bien qu'il eût reçu d'elle une chair humaine et appropriée aux souffrances, selon les témoignages des prophètes et des apôtres. Lorsqu'il eut souffert, qu'il eût été crucifié et qu'il fut mort de la manière dont il était né, il ressuscita aussi et monta aux cieux avec gloire; et il doit venir avec ce corps pour juger les vivants et les morts, selon la parole de l'ange aux saints apôtres, écrite dans le livre des Actes des Apôtres (2).

II. SUR CE QUE LE VERBE DE DIEU INCARNÉ EST PROCLAMÉ D'UNE SEULE NATURE. — Il n'y a donc pas deux natures et hypostases, selon l'impiété de Nestorius, de Théodore et de leurs amis, qui rapprochent Dieu et l'homme dans une unité accidentelle, introduisent deux natures, adorent la créature avec le Créateur, révèrent le serviteur avec le maître, regardent l'homme comme Dieu, placent une quaternité dans la Trinité et renouvellent en cela les doctrines juives et païennes. Nous ne confessons pas non plus que l'unique hypostase du Christ en est en deux natures et deux volontés et deux opérations, comme le tome impie de Léon l'enseigne et comme le concile inique de Chalcédoine l'a décrété. Nous n'admettons pas non plus une hypostase et une nature dans l'égalité d'essence et la confusion, comme le dit Eutychès au mauvais renom avec la troupe des Phantasiastes blasphémateurs; mais il est un Christ, un Fils unique, un Verbe qui s'est fait chair, une nature composée et hypostase, qui conserve en elle la marque du changement naturel des hypostases qui ne sont pas divisées, ni comptées, ni confondues, ni dissoutes, comme il ar-

(1) Ps. LXXXVIII, 7. La Vulgate porte « parmi les fils de Dieu ».

(2) Actes. I, 11.

rive pour l'âme et le corps qui nous constituent, d'après l'enseignement de saint Cyrille et de tous les Pères saints et orthodoxes. Car l'union du Verbe avec la chair qui provient de la sainte Vierge n'était pas (une union d'honneur et de puissance pour qu'on puisse compter en lui des natures, des hypostases, des volontés et des opérations, mais c'est une union naturelle et hypostatique, parce que l'âme aussi et le corps ne sont pas deux avant l'union et ne sont pas deux après l'union, sinon le Verbe ne se serait pas incarné si on confessait en lui deux natures après l'union. Car nous n'en adorons pas quatre, dit saint Grégoire le Thaumaturge (1) : Dieu, le Fils de Dieu, le Saint-Esprit et l'homme qui (provient) de la Vierge, mais nous anathématisons même ceux qui professent ces impiétés et nous plaçons l'homme dans la gloire divine.

Telle est, ô saint de Dieu, la parole de la foi chrétienne pour nous autres Syriens. Nous ne l'écrivons qu'en quelques (lignes) à votre grande sagesse, comme à un maître de l'Israël spirituel (2) ; nous donnons une (simple) cause comme un signe à votre sagesse théorique, après avoir été éclairés par vos écrits inspirés du Saint-Esprit, nous vous avons adressé (des extraits) de ce qui était votre et nous avons omis un grand nombre de démonstrations de nombreux docteurs ; parce que de même que le ciel est orné de rayons lumineux et la terre de belles fleurs, ainsi (votre lettre) l'était de questions non urgentes. Quant aux coutumes (exposées) dans votre lettre vénérée, nous répondrons à la charité par la charité fraternelle qui est l'accomplissement de la Loi et des Prophètes (3) ; mais je supplie votre intelligence de ne pas élever nos volontés comme une loi contre la vérité, de ne pas devenir adversaires à cause de la passion de l'orgueil, et de ne pas consentir à ressembler aux juifs à la tête dure.

III. DU FERMENT, DU SEL ET DE L'HUILE QUE NOUS METTONS DANS LE PAIN EUCARISTIQUE (4). — Vous interrogez au sujet du ferment que nous faisons ainsi que tous les peuples chrétiens ; sur ce qu'il représente ; et sur le sel et l'huile que nous mettons dans l'Eucharistie, c'est-à-dire dans le pain eucharistique, avec les autres demandes qui sont écrites plus bas. Nous disons à votre Sagesse mathématique que l'Ancien Testament) figure le Nouveau, c'est-à-dire : le peuple juif (figure) le peuple chrétien ; le sabbat (figure) le dimanche ; la circoncision le baptême ; le pain azyme le fermenté ; l'agneau le Christ, et ainsi de suite pour tout le reste de la loi de Moïse ; de la même manière le premier Adam, terrestre, (fait) de la terre, comme (dit Paul), (figurait) le second Adam, qui est le Seigneur du ciel. Le

(1) Le passage de la *Katā pēros nēstus* est cité aussi par Léonce de Byzance et par Eulogius d'Alexandrie, cf. A. Harnack, *Ueberristliche Literatur bis Eusebius, Fehertlieferung*, Leipzig, 1893, p. 151 ; mais l'ouvrage serait d'Apollinaire le Jeune et non de Grégoire, *Ibid.*, 150-151.

(2) Cf. Jean, III, 10.

(3) Cf. Matth., XXII, 40.

(4) Cf. Assémani, *Bibl. Or.*, II, 111, et Benandou, *Lit. Orient.*, II, VIII, 64.

Verbe s'est fait chair, c'est-à-dire homme comme Adam, afin, à l'aide du corps d'Adam, de sauver Adam qui avait péché. Comme Adam comptait quatre natures, c'est-à-dire éléments — je veux dire la terre, l'eau, le feu, l'air — et l'âme pour qu'il fût constitué de cinq choses; il fallait aussi que le Christ, homme comme Adam, fût composé en vérité de cinq choses comme Adam, pour que le Christ ne fût inférieur à Adam en rien. Et si tout corps est constitué par quatre choses, combien plus ne convenait-il pas qu'Adam fût aussi constitué de quatre choses, en l'emportant par l'âme seule sur les corps animés et inanimés. L'Église donc offre le corps et le sang du Christ en mémoire de sa mort, comme il l'a montré dans le Cénacle et l'a révélé à ses disciples, et c'est avec convenance et raison que nous mettons du levain, du sel et de l'huile dans la farine et l'eau, afin qu'il ne manquât rien au corps du Christ pour la perfection, et que nous ne fussions pas privés du salut dans le Christ. Car l'eau et la farine ne constituent pas le corps du Christ en perfection, de même que la poussière et l'eau, deux éléments, n'ont pas pu et ne peuvent pas constituer le corps d'Adam. Il leur manque quelque chose et il ne peut rien manquer au corps du Christ. Adam a été créé, c'est-à-dire constitué, de quatre choses au commencement de sa création, et le Christ a été formé de quatre éléments dans le sein de la Vierge et a renouvelé la création d'Adam: il s'ensuit que le pain ayzme ne suffit plus; ce qui suffit, c'est le pain avec du sel, du levain et de l'huile. Les saints docteurs nous ont aussi donné ce précepte et les apôtres l'ont enseigné à toutes les nations, lorsqu'ils nous éloignaient de l'observance de la loi des juifs et des malédictions portées contre eux (1). Mettons donc de l'eau, symbole des premières eaux, et de la farine, symbole de la terre, et du levain, symbole de l'air, et du sel en place de feu; l'huile enfin est le symbole de la charité de Dieu, en vertu de laquelle il a formé le premier homme.

Où, de manière différente, comme l'ont dit saint Mar Ephrem et saint Cyrille dans l'explication de la Genèse, le levain est le symbole de la foi en la sainte Trinité. De même qu'un peu de levain entraîne toute la masse qui a été pétrie avec son odeur et son goût et l'adoucit, de même le Christ, par le corps qu'il a pris lui-même et par lequel il a enduré les souffrances, la croix et la mort, entraîne tout homme vers la foi en lui, en son Père et au Saint-Esprit, comme il l'a dit : *Lorsque j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout le monde à moi* (2); que le levain figure le Christ, c'est écrit dans l'Évangile : *Quelle est la femme maîtresse de maison* (3) etc., il faut donc mettre du levain dans le pain eucharistique.

Le sel ensuite figure la charité de Dieu envers nous, car il est écrit que *Dieu a aimé le monde, au point de donner son Fils unique pour lui* (4), et *Vous êtes le sel de la terre* (5), a dit le Christ à ses disciples, et toute vie-

(1) Ce sujet se présente très souvent dans la tétrascadie des douze apôtres.

(2) Jean, xii, 32.

(3) Cf. Matth., xiii, 33.

(4) Jean, iii, 16.

(5) Matth., v, 13.

laine sera salée avec le sel, selon l'ordre de Dieu à Moïse dans le Lévitique et de l'évangéliste Marc dans son évangile (1). Il est donc nécessaire de mettre le sel, symbole de sa charité, dans le corps du Christ, qui est l'hostie vivante et vivifiante, bien plus (que de la mettre) dans les victimes sans raison de la loi de Moïse, qui ne pouvaient certes pas sanctifier ceux qui les offraient. Ainsi, ceux qui offrent leur sacrifice sans sel pèchent, et leur offrande est privée de la charité du Christ, d'après l'exemple des saints apôtres. Ce qui est insipide ne peut pas être mangé sans sel, a dit Job, et moi je dis que tout ce qui est enit n'est pas agréable sans sel, ni le vin sans eau; par suite l'hostie n'est pas agréée non plus sans sel, ni selon l'ancienne loi de Moïse qui figurait les mystères (nouveaux), ni selon la loi nouvelle que le Christ a donnée à son Église. Le mot *tout* qu'il a employé (2) ne nous permet pas d'y échapper — que celui qui sacrifie soit juif ou chrétien — car, dans les règles des sages du dehors et des philosophes, on l'appelle une parole définie affirmative (3) générale collective. Car « tout » et « non tout » sont des notions (4) grandes, générales et opposées, de même que « un » et « non un » sont particuliers. C'est ainsi que le Christ Notre-Seigneur a dit à ses disciples de dire et d'enseigner « tout » ce qu'il leur avait commandé. Dans ce mot « tout » il comprenait toutes les lois et tous les préceptes. Il en est de même de ce « tout » qu'il a dit pour le sacrifice qui est offert; par suite il n'y a pas d'offrande insipide si ce n'est celle qui ne comporte pas de sel pour la rendre agréable. Voilà, sur ce sujet, quelques mots en place de beaucoup.

IV. SUR L'HUILE D'OLIVE. — Nous jetons de l'huile sur le pain eucharistique en signe de la miséricorde de Dieu envers nous autres pécheurs; la loi ancienne en faisait autant envers les pains azymes qui étaient pétris dans l'huile, avec le candélabre et les lampes. De plus, le rameau d'olivier que la colombe a porté le soir au juste Noé en signe de la fin du déluge, et les enfants qui ont loué le Seigneur avec des rameaux d'olivier, témoignent de la miséricorde de Dieu et de la délivrance du déluge du péché qu'il a opéré lui-même. Le Samaritain qui a eu pitié de celui qui était tombé entre les mains des voleurs lorsqu'il descendait de Jérusalem à Jéricho (5) est aussi le Christ qui a vivifié Adam par son sang, qui a pansé ses blessures avec le pain et l'huile d'olive et l'a guéri. Il a été oint — lorsqu'il s'est fait homme pour nous — trois fois, par sa mère et par d'autres femmes. Luc l'évangéliste raconte l'une de ces onctions et les autres évangélistes témoignent de l'autre. Il convient donc de mettre de l'huile dans l'hostie vivante du Christ pour qu'elle soit, avec le sel, le symbole de la charité et de l'amour de Dieu envers l'espèce humaine. Le prêtre qui manque de foi et qui n'a pas de miséricorde n'est pas un

(1) Lévit., II, 13 et Marc, ix, 48.

(2) *Supra*, Marc, ix, 48; Lévit., II, 13.

(3) προσδιορισμένην και συγκεκριμένην.

(4) προσδιορισμοί.

(5) Luc, x, 33-35.

prêtre, et un séculier qui manque de l'une de ces deux choses n'est pas un chrétien. Ainsi la foi, la clarté et la miséricorde sont l'accomplissement du christianisme, et le levain, le sel et l'huile sont l'accomplissement du corps du Christ pour ceux auxquels l'évangile du Christ n'a pas été caché. Quant à ceux qui sont privés de l'une de ces choses, cela tient à ce que leurs cœurs se sont obscurcis dans l'ignorance.

V. DU PAIN AZYME ANCIEN QUE NOTRE-SEIGNEUR A MANGÉ ET ABROGÉ: ET QU'IL A COMMENCÉ (A CÉLÉBRER LA PAQUE) AVEC LE FERMENT NOUVEAU. — Au sujet du pain azyne que le Christ a mangé le jeudi saint, comme vous en avez l'opinion, il est vrai, ô saint de Dieu, qu'il l'a mangé au soir et qu'il l'a abrogé aussitôt. *Allez, préparez-moi une place pour que je mange la Pâque avec vous avant de souffrir* (1), a dit le Christ à ses disciples. Et quand ils furent allés la préparer, Jésus vint et se mit à table. Après qu'il eut mangé l'agneau, le pain azyne et les herbes amères, selon l'ordre de la loi de Moïse, qu'il eut dit « voilà que c'est fini », et qu'il eut accompli entièrement l'Ancien Testament, *il prit aussitôt du pain dans ses mains, il le bénit, le brisa, en mangea et en fit manger à ses disciples* (2). Remarque qu'il l'appelle du pain et non pas du pain azyne. Comme c'est écrit, il faut que ce soit cru, et il ne faut pas que ce soit caché, pour que nous ne tombions pas. Les saints, l'Évangile, les Apôtres et Paul ont dit du pain, et non du pain azyne. Le pain (fermenté) n'est pas appelé pain azyne, ni le pain azyne, pain (fermenté). Je n'ai pas écrit les démonstrations des saints docteurs, de crainte que la chose ne devienne d'une longueur excessive.

Si vous dites que Notre-Seigneur a mangé le pain azyne et a terminé l'Ancien Testament, et qu'il a mangé le pain azyne et inauguré le Nouveau, la chose ne tient pas debout, avec le pain azyne pour l'Ancien Testament et le pain azyne pour le Nouveau. Quelle serait donc la nouveauté qui aurait eu lieu par le Christ? Par cela même qu'il a dit : *(je renouvelle) tout* (3), il n'a rien laissé qui ne soit compris dans cette parole. Comment donc ce pain azyne aurait-il évité d'être renouvelé par le Christ, puisque l'agneau ancien a passé (4). C'est ainsi que nous ne sacrifions plus d'animaux, depuis que l'Agneau de Dieu a supprimé tous les sacrifices en s'immolant quant à la vie du monde. Si Moïse est remplacé par le Christ, la loi par l'Évangile, le sabbat par le saint Dimanche, il est nécessaire aussi que le pain azyne soit remplacé. Si on conserve le pain azyne, l'agneau sera aussi conservé, et par suite le Christ Dieu n'aurait pas encore été mis à mort et Paul aurait menti lorsqu'il a dit : *Notre Pâque est le Christ qui a été immolé et sacrifié pour nous* (5). Si le pain azyne juif subsistait

(1) Cf. Luc, xvi, 8, 15.

(2) Cf. Matth., xxvi, 26.

(3) Apoc., xvi, 5; Is., xliii, 19.

(4) II Cor., v, 17. — On lit en marge : c'est-à-dire ces choses ont été renouvelées, et un symbole nous a été donné en place d'un symbole; « a passé » est écrit en place de « a été renouvelé ».

(5) I Cor., v, 7.

encore, notre vieillesse n'aurait donc pas été renouvelée et le premier Adam resterait dans son péché. La parole écrite par les juifs déicides serait donc vraie : Le Christ ne serait pas encore venu. Il faut que les chrétiens suivent l'un ou l'autre : ou bien Moïse avec l'agneau et le pain azyme ancien, ou bien Paul et Pierre avec le pain et le vin dans le Nouveau Testament).

Et si vous dites : D'où pouvaient-ils avoir du pain levé à Jérusalem à ce moment-là? (Nous répondons d'après le temps et d'après le nom et la personne (des gouverneurs). D'après le temps; parce que le temps du royaume des juifs était passé et ils n'avaient plus le pouvoir d'accomplir leurs fêtes avec confiance comme auparavant. D'après le nom aussi et la personne d'Hérode, de Pilate et des autres tétrarques qui régnaient à Jérusalem, en Judée et en Galilée, selon la parole de Luc l'évangéliste (1), et ils ne les laissaient pas accomplir leurs fêtes comme ils en avaient reçu l'ordre, ni pour la prière, ni pour les sacrifices, ni pour le pain azyme. D'ailleurs les Romains et les peuples étrangers qui habitaient là ne mangeaient pas le pain azyme, eux qui n'étaient pas comptés parmi les Juifs. Ils avaient ordre alors de manger le pain azyme durant seulement sept jours, en mémoire de leur sortie de la servitude égyptienne. Pour nous qui avons été délivrés de l'Égypte, du pays de fer, par le Christ, pour la liberté de la vie nouvelle, quel besoin avons-nous de retourner au pain azyme impie des juifs, et de passer de la jeunesse que nous avons reçue dans le Christ à la vieillesse de Moïse que nous avons abandonné. Car Paul a dit aux Galates qui avaient été circoncis après le baptême : *Voiri que moi, Paul, je vous le dis : Si vous êtes circoncis, le Christ ne vous servira à rien* (2). Par suite quiconque mange le pain azyme et observe le sabbat et le reste, se prive de son travail et de son espoir dans le Christ. Cela jusqu'ici suffit.

VI. DE L'EAU QUE NOUS MÉLANGEONS DANS LA COUPE (3). — Au sujet de l'eau que nous mettons et que nous mélangeons dans la coupe du sang, le Christ nous a appris (à faire) ainsi; et Jean l'apôtre théologien (nous a appris) qu'il est sorti, du côté du Seigneur, du sang et de l'eau (4). Le sang était sa vie et l'eau sa mort. Si donc nous avons été sauvés par sa mort, et si l'Église fidèle fait mémoire de sa mort dans l'Eucharistie, comme il l'a dit lui-même : *Faites ceci en mémoire de ma mort* (5), il s'ensuit donc que ceux qui mettent seulement le vin de vie et qui l'offrent (seul) sur l'autel renient sa mort et sa passion pour eux, parce qu'ils ne proclament que sa vie. Les païens de Barran et les Juifs qui sont en tout lieu offrent dans leurs sacrifices le vin de vie et, parce qu'ils sont privés de la foi dans le Christ, ils sont encore privés de la véritable vie acquise aux chrétiens par

(1) Luc, iii, 1.

(2) Gal., v, 2.

(3) Les arméniens « ne mettent point d'eau dans le vin du sacrifice »; Tournembize, *loc. cit.*, p. 373.

(4) Jean, xix, 34.

(5) Cf. Luc, xxii, 19; 1 Cor., xi, 24, 27.

sa mort. Il nous convient donc d'offrir en libation du vin et de l'eau en esprit de foi, selon l'apôtre. Saint Mar Ephrem a dit en effet : « L'eau proclame que Dieu a été mis à mort, et le sang annonce qu'il vit par sa nature. » Ces quelques mots suffisent pour ce sujet.

VII. DU BAPTÊME DES CROIX ET DES CLOCHES. — Quant au baptême que vous faites des croix et des cloches, les apôtres ne l'ont pas enseigné, les docteurs ne l'ont pas indiqué, il n'est pas écrit dans les Livres et il n'est pas consigné dans les canons. Allez, *enseignez toutes les nations*, dit le Christ, *et baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit* (1). Telle est la vraie définition de la foi orthodoxe, que les apôtres et les saints Pères nous ont livrée, c'est par elle que les fidèles se distinguent des infidèles, et les fils des étrangers. *Vous qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ* (2), a dit Paul; par suite les croix et les cloches, c'est-à-dire des pierres et des marmites (ܙܕܕܘܪܝܬ), revêtent le Christ par le saint baptême, ce qui est étranger à la vérité et condamné. *Quiconque n'est pas né de l'eau et de l'esprit*, dit le Christ, *n'entrera pas dans le royaume du ciel* (3), par suite les croix et les cloches deviennent, par le baptême, fils du royaume du ciel, ce qui est une pensée païenne. *Nous sommes inscrits un nombre des enfants adoptifs par le saint baptême, par lequel nous crions : Abba, notre Père* (4); ainsi les croix, les pierres, les bois et les autres objets qui sont baptisés, sont devenus fils du Père céleste, ce qui est étranger à la foi des vrais chrétiens. Par le baptême, nous devenons frères du Christ par la participation du Saint-Esprit, [la croix aussi, par le baptême, serait donc élevée à un état supérieur] ce qui est condamné par la loi divine, car la croix est ce qui perfectionne tout et ce qui le rend parfait; si elle a besoin d'être perfectionnée par autre chose elle n'est plus la croix. La croix ne donne rien à la croix, comme l'évêque ne donne rien à l'évêque, ni le prêtre au prêtre, parce qu'ils ont la même grâce et le même sacerdoce. De même donc que ce corps unique, qui a été cloné sur la croix à Jérusalem, sanctifie toutes les hosties spirituelles, de même une seule croix, qui est vivifiante par son symbole, sanctifie toutes les croix, quelles qu'elles soient, sans qu'elles aient besoin de baptême. Par suite, il est étranger (à la foi) de baptiser des pierres, des bois et des objets inanimés à l'aide du saint ܙܕܕܘܪܝܬ qui est le Christ, comme il est écrit (5). Voilà ce qu'il en est.

VIII. DE LA CONFESSION DES PÉCHÉS. — Quant à la confession des péchés, c'est-à-dire Kôstôbânoutin (6), elle n'est pas bonne et cependant elle est

(1) Matth., xxviii, 19-20.

(2) Gal., iii, 27.

(3) Jean, iii, 5.

(4) Rom., viii, 15.

(5) Isaac, *P. G.*, t. CXXXII, reproche aussi aux Arméniens de ne pas vénérer le signe de la croix et de dire qu'il n'a pas de vertu, avant qu'ils ne l'aient baptisé comme un homme, ܐܝ ܡܗ ܡܪܝܬܐ ܕܚܪܝܬܐ ܕܐܬܐ ܕܡܝܬܐ ܕܡܝܬܐ ܕܡܝܬܐ. Ils en font autant, dit-il, pour les saintes images. Cité par Cotellier, *P. G.*, t. I, col. 871, note.

(6) Voir la note ajoutée au texte syriaque.

très bonne, pourvu qu'elle soit accomplie selon son ordre. Jean l'a indiquée lorsqu'il baptisait les Pharisiens et les Sadducéens pour la pénitence : *Faites, dit-il, des fruits dignes de pénitence* (1), etc., car si un homme pèche et se repent, se relève et tombe, édifie et détruit, se lave de la boue des péchés et y retourne, c'est là le propre des pores, dit le Livre sacerdotal, et du chien qui retourne à son vomissement (2). Celui qui se lave après (avoir touché) un mort et qui y retourne, quel avantage en retire-t-il? Le prophète David a péché et s'est repenti (3), et il a montré le mode de sa pénitence par la force de la prière qu'il a adressée (à Dieu); Simon Pierre a renié, s'est repenti et a été agréé (4), et il n'est pas écrit ensuite qu'il ait péché. Il en est de même des publicains et des courlisanes et du voleur qui se repentit sur la croix. Voilà les similitudes et les exemples pour celui qui se repent en vérité. *N'espère pas la rémission, dit le Livre, de celui qui se repent en parole seulement, pour que tu n'ajoutes pas péchés sur péchés*. Ainsi la confession des péchés n'est pas bonne si elle n'est pas faite en vérité, mais avec mensonge; elle ne convient ni aux prêtres, ni aux diacres, ni aux laïques. Ces choses jusqu'ici sont suffisantes.

IX. SUR LE SOIR DU MERCREDI ET DU VENDREDI. — Au sujet du soir du mercredi, c'est une coutume accidentelle et non légale écrite, car tous les jours sont égaux pour le compte et l'honneur de la création, et il n'y en a pas qui soit plus précieux que le saint jour du dimanche (5); les païens eux-mêmes l'honorent d'après le signe du soleil, et les chrétiens d'après la foi, c'est en ce jour que tout fut créé au commencement; c'est en lui que tout est renouvelé à la fin, en lequel (le Christ) est ressuscité d'entre les morts. Qu'un homme jeûne donc ces soirs-là, ou qu'il mange selon sa coutume sans distinction, cela ne sert à rien; car *la nourriture ne nous élève pas vers Dieu*, dit l'Apôtre (6); ce n'est pas parce que nous mangeons que nous en valons mieux et ce n'est pas en ne mangeant pas que nous valons moins (7).

Quant à ce que nous tenons que le jour commence au soir et non au matin, on le voit parce que le Christ a dit à ceux qui lui demandaient un signe : *De même que Jonas a été dans le ventre du poisson trois jours et trois nuits, ainsi le Fils de l'homme sera aussi dans le cœur de la terre*

(1) Luc, iii, 8.

(2) Prov., xxvi, 11; II Pierre, ii, 22.

(3) II Rois, xii.

(4) Cf. Marc, xiv, 71-72.

(5) On lit en marge : Les mages attribuent le jour du dimanche au soleil qui est au-dessus des créatures; le second jour à la lune; le troisième à Mars; le quatrième à Mercure; le cinquième à Jupiter; le sixième à Vénus; le septième à Saturne! Cet éclaircissement est tiré des sages du dehors (profanes).

(6) Cf. Rom., xiv, 17.

(7) Chez les Arméniens, chaque semaine compte régulièrement deux jours de jeûne, le mercredi et le vendredi, Tourmelize, *loc. cit.*, p. 611. Le jeûne est fréquemment recommandé chez les auteurs grecs.

trois jours et trois nuits (1). Si tu fais ton calcul à partir du matin du vendredi, ton calcul te conduit jusqu'à la nuit du lundi qui suit le dimanche et c'est durant cette nuit que le Christ est ressuscité (2). Car saint Mar Ephrem dit qu'il a ressuscité au matin avancé du dimanche et ce dimanche est appelé « de la Résurrection », c'est donc vraiment à partir du moment où Notre-Seigneur a brisé son corps dans le Cénacle (jeudi soir) qu'il te faut faire ton calcul, et tu trouveras rigoureusement et exactement, comme par symbole et prodige, que Notre-Seigneur était mort quand il a partagé son corps à ses disciples, et c'est ainsi que nous l'ont transmis nos saints Pères. Il s'ensuit que le soir précède le matin et que la nuit précède le jour, et c'est notre comput qui est exact lorsque nous observons et jeûnons le jour du mercredi et du vendredi, dès le soir. Mais il faut savoir quelle différence il y a entre le jour et la journée. La journée est dite depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, tandis que le jour comprend la nuit et la journée ensemble, ou vingt-quatre heures uniformément avec les accroissements et les diminutions des quatre saisons. Voilà l'affaire du soir du mercredi et du vendredi, et il y aurait beaucoup de choses exactes à écrire à ce sujet et sur les autres choses.

X. SUR LA FÊTE DE LA NATIVITÉ QUE NOUS NE FÊTONS PAS COMME TOUS LES PEUPLES DE LA TERRE. — Au sujet de la fête de la sainte Nativité et de l'Épiphanie que vous célébrez en même temps, selon l'antique usage, sache, Seigneur, que tout ce dont on doute doit être établi ou par la nature des choses, ou par la coutume ou par les Livres : Par la nature, d'après la conception, la naissance et l'éducation ; par la coutume, comme l'enseignement de la grammaire et de l'art du charpentier ou du forgeron ; par les livres comme : *Livre de la génération de Jésus-Christ* (3), etc. La science des sens dépend de la nature et de la coutume, mais la foi est requise pour la parole du Livre. Par suite, la coutume des peuples qui font d'abord la fête de la Nativité le 25 décembre, puis la fête de l'Épiphanie de Notre-Seigneur le 6 janvier, n'est pas une loi qui a été établie au hasard et par ignorance dans les églises des Romains, des Grecs, des Égyptiens et aussi de nous autres Syriens, etc., mais les premiers sages ont appris, d'après une loi de nature, que la naissance de l'homme a lieu d'abord et son baptême ensuite : or ils ont appris du Livre, d'abord que le Christ est né le 25 décembre et qu'il a été baptisé le 6 janvier, d'après Luc l'évangéliste. Il a dit en effet : *Au sixième mois l'ange Gabriel fut envoyé* (4), etc. Il s'agit du sixième mois de la conception de Jean. Voici, en effet, ce que l'ange a dit à la sainte Vierge mère de Dieu Marie, lorsqu'elle était perplexe au sujet de l'enfantement : *Voici Elisabeth, ta cousine, qui a*

(1) Matth., xii, 40; Luc, xii, 30.

(2) L'auteur de la Didascalie compte pour une nuit les heures où les ténèbres ont couvert la terre le vendredi. Il trouve donc trois nuits du vendredi matin au dimanche matin.

(3) Matth., i, 1.

(4) Luc, i, 26.

enfanté dans sa vieillesse et ce mois-ci est le sixième (1), etc. La conception de Jean a donc eu lieu durant la lune du premier nichri (octobre) le onze, après que Zacharie son père en eut reçu la nouvelle, et, selon le comput solaire, le 23 éul (septembre) auquel nous célébrons, avec les Grecs, la fête de l'annonciation de Zacharie. Si tu comptes et calcules depuis là jusqu'au 25 adar (mars) où nous célébrons l'Annonciation de la Mère de Dieu, tu trouveras six mois, d'après la lune c'était le dix du mois de nisan (avril), et si tu comptes de là jusqu'au 25 décembre, tu trouveras neuf mois et, à cette époque, la naissance de notre Sauveur arriva le 25 décembre: selon la lune, le six janvier, comme l'a dit saint Mar Ephrem: le dix elle l'a conçu, le six elle l'a enfanté (2): c'est-à-dire selon le comput lunaire, parce que les Juifs faisaient le comput de leurs mois et de leurs fêtes d'après la lune, et, comme il y a six mois depuis la conception de Jean jusqu'à la conception de notre Sauveur, ainsi, depuis la naissance de Jean qui a eu lieu le 24 juin jusqu'à la naissance de Notre-Seigneur qui a eu lieu le 25 décembre, tu trouveras six mois.

Les païens, les mages et les chaldéens, qui s'occupent des signes du zodiaque et utilisent la loi des étoiles, font en ce même jour du 25 décembre la grande fête du solstice (3) du soleil, parce que le soleil commençait alors à remonter vers les degrés supérieurs. Cela indiquait d'avance le grand soleil de justice qui brilla en ce jour vénéré et saint et apporta les mystères du salut, puis fit remonter Adam en son rang élevé et en sa première place. C'est donc vraiment le 25 décembre que Notre-Seigneur est né, le six janvier selon la lune, l'an 309 des Grecs, la quarante et unième année d'Auguste César. Il fut baptisé l'an 339 des Grecs, la quinzième année de Tibère César le six janvier, d'après le comput solaire, qui se trouve être aussi le six janvier d'après le comput lunaire, comme nous l'avions déjà trouvé pour la naissance. C'est ce comput lunaire, qui fournissait pour le baptême le même jour que pour la naissance, qui a introduit la coutume, dans les premiers jours, de célébrer les deux fêtes en même temps, comme vous le faites (encore), jusqu'à l'époque de l'empereur Arcadius et de Mar Jean Chrysostome qui étaient contemporains. Il y eut de grandes recherches à ce sujet, et les saints Pères déci-

1) Luc, 1, 36.

(2) H. Kellner, *Enauê ecclésiastique*, trad. J. Bond, Paris, 1910, p. 181, renvoie à Lamy, *Ephremi Syri hymni et sermones*, Mechlín., 1882, I, 10; et à L. H. p. 115 de l'édition romaine.

(3) Le mot syriaque (Héoul) peut être traduit par *convivium*, *coram*, d'où *cœna*, *nuptiae*. Il signifie aussi (Héoul) *cavitus*, comme son dérivé ܡܠܬܬܐ qui peut encore être traduit par *convacilé*. Nous croyons donc qu'il désigne l'arc concave décrit par le soleil aux points le plus bas de sa course et nous adoptons l'équivalent: solstice. — Dans le calendrier latin de Philocalus, le 25 décembre est noté comme le *Dies natalis solis invicti*. D'autres fêtes païennes, comme les Kikellia à Alexandrie et des fêtes locales à Bostra et à Pella, tombaient aussi le 25 décembre. A Rome, les saturnales duraient du 17 au 23 décembre. Cf H. Kellner, *loc. cit.*, p. 208.

dèrent que l'on ferait d'abord la fête de la sainte Naissance et ensuite de l'Épiphanie (baptême). Depuis cette époque, les saintes fêtes de la Naissance et de l'Épiphanie ont été fixées chacune de son côté, selon la belle loi que les saints Pères avaient portée, par l'opération du Saint-Esprit qui les instruit et leur donne la sagesse, selon la force de la vérité et le sens exact du mystère, et comme on avait disposé et rectifié le calcul de la Naissance de notre Sauveur et de son Épiphanie divine.

Telle est la cause de la sainte fête de la Naissance et de l'Épiphanie, pour fêter chacune d'elles à part (1); et cette coutume qui est bonne a été fixée et acceptée dans l'Église catholique de tous les peuples, parce que les Pères ont introduit beaucoup de choses qui convenaient au bon ordre et les ont placées dans l'Église, et (en cela) on ne peut leur faire aucun reproche.

XI. QUE LES ANCIENS NE FAISAIENT PAS CHAQUE ANNÉE LA FÊTE DES RAMEAUX ET CELLE DE PAQUES. QU'ON NE BAPTISAIT QUE TOUTS LES TRENTE ANS. — La fête des Rameaux n'a pas non plus été toujours observée: c'est pour cela que saint Grégoire le Théologien ne lui a pas consacré un discours festal comme il l'a fait pour la Nativité et l'Épiphanie (2). Les anciens n'observaient non plus, le saint samedi de la Passion et Pâques qu'une fois tous les trente ans. Ensuite les Pères la placèrent chaque année à la fin du jeûne et c'est très bien. Pour le saint jeûne lui-même des quarante jours, chacun le faisait quand il voulait, à l'époque qu'il désirait, chose qui en justifiera beaucoup (3). Et voilà que tous les peuples chrétiens font la sainte fête de la Nativité, et mettent de l'eau dans l'oblation quand ils mélangent le calice du témoignage, et mettent du ferment et du sel dans le pain eucharistique. Et ceux-là (les Arméniens?) (4) ne font aucune de ces choses, ainsi que beaucoup d'autres, et ils ne font pas la fête en son jour, mais ils la reportent au dimanche où il ne devait pas y avoir une autre fête que la mémoire de la Résurrection, à cause de laquelle ce jour est grand et férié et saint et dominical. Mais s'il arrive qu'il tombe en ce jour (de Pâque) une autre fête et qu'elle soit faite après l'office de la Résurrection, sans que l'office et la mémoire de la Résurrection soit supprimée par elle, pour ce qui est de la Résurrection grande et dominicale elle-même, nous l'observons et nous la vénérons dans la sainteté et l'éclat. — Ainsi ils ont encore tort quand ils transportent une fête au jour du dimanche.

(1) Voir plus loin, chap. xvi et xvii, de longs compléments au présent chapitre.

(2) *P. G.*, t. XXXVI, col. 311, 355, 359.

(3) L'auteur veut montrer que d'anciennes coutumes peuvent être modifiées. Il employait déjà le même argument contre son compétiteur Athanase. Celui-ci objectait que d'autres évêques avant lui avaient ensuite été créés patriarches; que les apôtres eux-mêmes avaient fait bien des choses qu'il ne nous était plus permis de faire; Bar Hébraeus, *Chron. eccl.*, I, 157-159.

(4) L'auteur ne s'adresse plus ici au catholique, mais s'en prend directement aux Arméniens. Cette partie a été ajoutée plus tard à la lettre du patriarche Jean, comme nous le verrons écrit explicitement au chap. xx.

Pour nous, si nous cessons l'abstinence à la fin (au soir) du mercredi et du vendredi, nous avons pour cela de fortes démonstrations et des témoignages probants. D'abord parce que le premier peuple qui a connu Dieu et qui a marché selon l'ordre et les lois, était le peuple des fils d'Israël; or ils ont reçu l'ordre, de la bouche de Dieu par l'intermédiaire de Moïse, de commencer dès le soir à observer leurs fêtes et à fêter leurs sabbats, et c'est ainsi qu'ils agissent jusqu'aujourd'hui. Secondement, le jour du dimanche est celui de la Résurrection et voilà (qu'ici le dimanche commence dès la neuvième heure du samedi 1). Cette lumière qui descend à Jérusalem témoigne et confirme sans doute possible (que le jour commence au soir). Troisièmement, tous les peuples commencent le grand vendredi de la crucifixion dans la nuit qui précède le vendredi, par une grande veille, des prières et la mémoire de la passion salvatrice, et ils ne le font pas durant la nuit qui suit le vendredi, parce que celle-ci est appelée celle qui commence le samedi saint, de même que celle qui suit est appelée la nuit qui commence le dimanche de la Résurrection: il est donc juste que nous comptions le jour suivant à partir du soir. Quatrièmement, voici que tous les peuples commencent à fêter et à célébrer un jour de fête dès le soir qui précède la fête ou le dimanche, nous avons donc raison de commencer à célébrer, par le jeûne et la prière, le jour de la passion salvatrice dès le soir qui précède le vendredi.

De même qu'à l'entrée d'un roi ou d'un gouverneur dans un pays ou dans une ville, les habitants sortent au-devant de lui avec transports de joie et d'allégresse et font honneur à son arrivée, tandis que s'il venait sans apparat, il n'y en aurait qu'un petit nombre à s'apercevoir de son passage, ainsi nous avons raison de prendre les devants pour honorer l'arrivée (du Christ) plus que son départ, au point que nous honorons beaucoup la naissance de Notre-Seigneur et que nous la faisons précéder de jeûnes: il en est qui jeûnent durant quarante jours, d'autres durant trente et deux semaines, d'autre durant vingt-cinq jours, et on a composé sur lui un grand nombre de canons, d'hymnes, de chants, d'homélies, d'explications et de prophéties, plus que sur le jour de l'Ascension, parce que celui-là est le jour de la venue de Dieu vers nous dans la chair, tandis que celui-ci est le jour de son départ. Cinquièmement, tout jour complet comprend un jour et une nuit et est limité par 24 heures, mais nous, nous honorons le saint jour du vendredi en complétant la nuit et le jour de 24 heures à partir du coucher du soleil qui précède le vendredi jusqu'à l'autre coucher qui précède le samedi. Il y a beaucoup de démonstrations pour faire voir qu'un jour ou une fête est plus honorée par son commencement que par sa fin: nous sommes donc dans le vrai lorsque nous commençons à honorer le jour du vendredi par son commencement.

XII. SUR CE QUE LE PRÊTRE REND L'ÉVÊQUE QUI LUI EST SUPÉRIEUR. — Ils ont une autre coutume odieuse: Lorsqu'un évêque et un prêtre se

(1) Ceci a été démontré plus haut.

rencontrent, de même que le prêtre est béni par l'évêque, le prêtre à son tour bénit l'évêque et lui impose les mains sur la tête. Dis-moi quel est le pouvoir que le prêtre peut donner à l'évêque? Et si l'évêque éprouve le besoin et la nécessité de recevoir la bénédiction et l'imposition des mains du prêtre, comment donc ordonne-t-il des prêtres et des diacres et sanctifie-t-il le saint *պէրօն*, les autels et les temples! Cette coutume est odieuse et étrangère à l'ordre sacerdotal; car il est écrit dans les canons que l'évêque bénit le prêtre et non qu'il est béni par le prêtre, bien plus, il ne peut pas l'être non plus par l'évêque son collègue, mais par le patriarche qui lui est supérieur; car un évêque ne peut pas ordonner seul un évêque, le patriarche lui-même ne peut pas l'ordonner seul, sans un autre évêque, ou (sans) deux évêques qui seront avec lui selon l'ordre des canons : « Que l'évêque soit ordonné par trois évêques ou par deux et qu'il y ait avec eux un patriarche ou un métropolitain. » Un seul évêque peut ordonner seulement une multitude de prêtres et de diacres, sans qu'il y ait un autre évêque avec lui; c'est pourquoi il a le pouvoir de bénir le prêtre, le diacre, etc., et de leur imposer les mains; mais le prêtre n'a pas le pouvoir de bénir l'évêque; c'est odieux et insensé.

XIII. SUR CE QUE LEURS ÉVÊQUES SONT ÉTABLIS PAR L'OR ET LES PRÉSENTS; QU'ILS SURENCHÉRISSENT LES UNS SUR LES AUTRES ET QU'ILS SE CHASSENT DE LEURS TROUPEAUX RESPECTIFS. — Il y a chez eux une autre chose plus haïssable que toutes : Lorsqu'un troupeau a besoin d'un évêque, si celui qui est appelé ne donne pas beaucoup d'or, il n'est pas consacré; et celui qui a de l'or et dont la conduite est haïssable est appelé et consacré de préférence à celui qui est saint et pur et qui ne donne pas d'argent (1). Après qu'un homme a été appelé, qu'il a été consacré et qu'il est allé à son troupeau, ils (2) lui imposent un tribut de tant tous les ans, et, après qu'il est demeuré avec son troupeau une année ou deux, plus ou moins, il en vient un autre qui renchérit sur lui de dix ou de vingt dinars; le premier est chassé et le second est accepté. De même pour celui-ci : il en vient bientôt un autre qui le chasse et qui prend son troupeau et ainsi sans fin, de sorte qu'il y a de nombreux évêques pour un troupeau : il y en a un qui tient le troupeau et les autres errent par les autres troupeaux pour rendre la pareille à d'autres évêques.

De même pour la fondation des couvents et des monastères, voici comment elle a lieu : un moine s'en va et donne de l'argent au maître de ce pays, que ce gouverneur soit païen ou chrétien, et il reçoit pour lui la charge de supérieur, c'est-à-dire de chef de n'importe quel monastère. Il devient maître de l'endroit et a pouvoir sur tout, pour acheter et pour

(1) Mêmes accusations dans une douzaine d'articles du Libelle de Nerses présenté à Benoît XII contre les Arméniens : « Toutes les ordinations, comme l'administration de tous les sacrements, se font à prix d'argent. Le catholicox dépose les évêques qui ne donnent pas chaque année la taxe convenue... Le roi choisit les prêtres et les évêques moyennant argent » : Tournéboze, *loc. cit.*, p. 362.

(2) Le catholicox et le pouvoir civil. Voir la note précédente.

vendre, pour bâtir et pour détruire, et pour avantager qui il veut. Il soumet comme esclaves les frères qui sont avec lui: ils n'ont aucun pouvoir avec lui sur les affaires du monastère, mais il donne chaque jour à chacun le pain nécessaire, mauvais et en petite quantité. Le chef du monastère prend qui il veut et chasse qui il veut. Ces frères qui ne sont attachés à aucun monastère sont toujours errants de monastère à monastère et se déplacent de convent à convent; quelque temps après, s'il en vient un autre qui donne de l'argent au gouverneur du pays, il chasse le premier et prend sa place. Ils sont ainsi dans cette confusion sans fin.

XIV. DU SIÈGE DU CATHOLICAT, QUI PASSE DES UNS AUX AUTRES PAR HÉRITAGE. — Il en est de même du siège élevé de leur souverain sacerdoce, je veux dire du catholicat. Il est illégal et ceux qui descendent par le corps de la race de saint Grégoire qui les évangélisa, se le transmettent de l'un à l'autre par parenté corporelle comme un héritage (1), ce qui ne se rencontre pas chez des peuples chrétiens et qui est même opposé aux canons des apôtres, car ils prescrivent qu'il n'est pas permis à l'évêque de laisser son siège en héritage à un autre, sinon à celui qui est choisi par le Saint-Esprit et qui paraît bon au saint concile. Cette coutume n'a lieu que chez les Arabes seuls, où leur chef, c'est-à-dire le calife, est institué comme par héritage, parmi ceux qui descendent de la race de Mahomet, mais chez les chrétiens cela ne se trouve dans aucune langue; sinon les habitants de Jérusalem auraient dû se choisir constamment un chef de la race de Jacques, frère de N.-S., qui a été leur premier évêque, ou de la race de Matthieu, qui a prêché l'évangile dans toute la Palestine. De même les habitants d'Antiochie et de Rome auraient dû en choisir de la race de Pierre; les Éphésiens de la race de Jean; les Édesséniens de la race d'Addaï; les Hindons de la race de Thomas, et tous les autres peuples qui ont été appelés à la science de l'évangile devraient choisir des chefs de la race de leur premier évangélisateur, ce qui ne se trouve nulle part et n'est pas admis par la loi apostolique.

XV. QUE LES PRÊTRES SONT ORDONNÉS SANS QU'ILS AIENT DE PLACE POUR EXERCER LEUR MINISTÈRE). — Il en est de même quand ils ordonnent un prêtre; ils lui prennent une somme d'argent non modique et le laissent aller errer et faire son office où il veut: car ils ne l'ordonnent pas au nom de l'autel, comme le prescrivent les canons, et sa place n'est pas du tout connue.

XVI. DE LEUR MODE DE CONFESSION QUI N'EST PAS CONVENABLE. — Encore pour l'affaire de la confession, ils n'en usent pas de la manière qui convient, mais ils ont écrit tous les péchés qui ont été faits dans le monde et ceux qui n'ont pas été faits, et lorsqu'un homme veut confesser ses péchés et recevoir la pénitence, le prêtre s'assied et lui lit tout ce qui a été

(1) « On sait que cette transmission du catholicat d'oncle à neveu fut trop souvent en usage chez les Arméniens ». Tournelâze, *loc. cit.*, p. 253; cf. p. 380, p. 156, n. 1. Le catholicos Grégoire II, correspondant de Jean, passait pour descendre de Grégoire l'Illuminateur, Tournelâze, *loc. cit.*, p. 151, n. 1.

fait et tout ce qui n'a pas été fait par lui et même des choses dont il n'a jamais entendu parler et qui ne se sont jamais présentées à son esprit (1). Ainsi la mauvaise pensée de ce qu'il a entendu combat contre lui : à l'occasion de ces choses qui ont eu lieu et qui sont écrites, lui aussi les apprend et les fait. Le prêtre lui-même, qui lit ces modes honteux des péchés qu'il n'a entendus de personne et qui ne sont venus à l'esprit de personne, voit sa volonté affligée et troublée par eux et ils occupent constamment sa pensée.

Leur confession et leur mentalité ressemblent beaucoup à l'hérésie des Novatiens, qui n'acceptent pas la pénitence de celui qui a péché, lorsqu'un clerc tombe dans l'impureté ou dans la faute de la concupiscence ou dans la fièvre du corps ; quand même il ferait pénitence, comme David (2) et Manassé (3), pendant tous les jours de sa vie, il n'est plus jamais admis dans l'ordre qu'il avait, comme un vase de verre une fois brisé qui ne peut plus être réuni et rétabli tel qu'il était. Ils disent qu'il en est de même pour l'homme qui est souillé dans son corps ; il ne peut plus être comme il était auparavant. La pécheresse qui fut pardonnée les réfute ; elle suivit constamment celui qui sanctifie tout, et elle brilla dans l'évangélisation et elle prêcha l'évangile. Il en est de même du publicain, qui fut justifié, il devint apôtre, il fut élevé au rang des douze et il écrivit le saint évangile. David aussi, après le désir abominable, l'adultère et le meurtre inique qu'il commit, fut rétabli par la pénitence dans le degré élevé de la prophétie. Et le cœur de Dieu, du Père du Christ, s'est préoccupé du reste des pécheurs qui se sont repentis et ont fait pénitence et ils ont été reprendre leur rang et leur office.

Et la plupart de ces pécheurs ne prennent plus part aux mystères vivifiants, de sorte qu'un homme peut vivre 20, 30, 40 et 50 ans sans prendre part à la sainte communion même s'il appartient à l'ordre des prêtres. Les moines demeurent aussi un grand nombre d'années sans communier ainsi que beaucoup d'évêques. Il y a aussi beaucoup d'évêques qui ne consacrent pas et ne prennent pas part aux saints mystères et qui cependant ordonnent des prêtres, sanctifient des temples et des autels, baptisent et bénissent etc. Leur ignorance est un grand sujet d'étonnement, quand on voit celui qui n'est pas digne de consacrer (l'Eucharistie), être jugé capable d'ordonner des prêtres qui consacrent et de sanctifier des autels sur lesquels on offrira le sacrifice de propitiation.

XVII. DE LEUR HYPOCRISIE. — Il y a encore chez eux une autre chose : c'est que toute leur conduite, leur manière d'agir et tous leurs actes ont

(1) D'après Nersès Balients, le prêtre fait une confession générale sans descendre au genre des péchés et le peuple répète cette confession. *Historiens arméniens des croisades*, t. II, p. 624.

(2) En marge : « Il est écrit qu'il fit pénitence, comme le rapporte le Livre. »

(3) En marge : « Il est écrit qu'il fit le mal et qu'il ne se détourna pas de sa voie mauvaise. Nous l'avons trouvé écrit à nouveau dans les Paratipoménes. » — Jean fait allusion à la prière de Manassé. Cf. *Roc*, t. XIII, p. 131.

lien pour l'extérieur et par ostentation, et non en justice et vérité. Au dehors et devant les hommes ils se montrent justes, jeûmeurs, continents, purs et saints, mais, au dedans, leurs voies sont bien éloignées de tout cela et la réprimande du saint Évangile peut leur être appliquée (1).

XVIII. QU'ILS NE REÇOIVENT PAS LES SAINTES MYSTÈRES ET N'Y PARTICIPENT PAS, QUAND ILS ÉTAIENT COMME NOUS (2). — Ces moines que l'on voit revêtus de l'habit ne sont pas des moines; on n'a fait sur eux ni l'office ni la prière, mais chacun a revêtu l'habit monacal quand il l'a voulu et mangé de la chair tout le temps sans empêchement ni défense. On ne trouve pas chez eux un moine régulier sur mille, c'est-à-dire qui ait reçu l'habit avec des prières et des offices, selon l'ordre de la tonsure.

XIX. QU'ILS N'OBSERVENT PAS L'EMPÊCHEMENT DE MARIAGE QUI PROVIENT DU SAINT զԷՐՈՎ (DE BAPTÊME). — Ils ont encore beaucoup de torts au sujet de l'affinité qui provient du saint baptême et ils ne rendent pas au saint զԷՐՈՎ l'honneur qui lui est dû, mais le parrain d'un baptisé se marie avec son fils ou son frère, etc. Ils n'observent pas du tout la règle, et un homme est parrain de ses neveux et de ses autres proches.

XX. DE LA FÊTE DE LA NATIVITÉ. — Revenons à la fête de la sainte Nativité; les Arméniens ne la fêtent pas avec tous les autres et ils tiennent une coutume qui leur est propre en opposition avec toutes les langues qui adorent la croix. Et cependant ce ne sont pas eux qui ont reçu les premiers la prédication de l'Évangile, eux qui veulent faire prévaloir leurs (coutumes) et transmettre « celles qu'ils ont reçues des apôtres », c'est les derniers de tous qu'ils ont eus à l'Évangile par le moyen de saint Grégoire, l'an 863 d'Alexandre (552) (3). Depuis que ceux-là ont été évangélisés, de nombreux conciles ont été tenus par la terre, et tout ce qu'ils ont défini et transmis, a été fixé et ordonné dans les églises des Syriens, des Grecs, des Romains, des Égyptiens, des Nubiens, des Abyssins, des Indous lointains, et aussi des Ibères qui habitent avec eux (et) près d'eux: et des Alaïns au nord de ceux-ci, et des Khazars (Karzoïè), et des Russes qui sont les Scythes, et des Hongrois, et des Bulgares (Bourgaroïè), et des Valaques (Balakoïè), et des autres peuples et langues qui ont eus en la prédication de l'Évangile. Tous ceux-là font la fête de la Nativité en un même jour, le 25 décembre, et la fête de l'Épiphanie le

(1) Cf. Matth., XXII.

(2) Ce titre ne correspond pas à la suite, mais peut-être à la fin du chap. XVI.

(3) C'est en 552 que commence l'ère arménienne, Tournebize, *loc. cit.*, p. 91. Jean fait donc concorder l'évangélisation des Arméniens avec le commencement de leur ère, c'est aussi l'opinion de Bar Hébraeus: « La quatrième (ère) est celle des Arméniens qui commence au temps de leur évangélisation... Le samedi, premier jour du premier Teshri, l'an 1500 de Séleucus... est le 24 de Abéki, neuvième mois des Arméniens, l'an 727 de leur évangélisation (1500 - 727 = 863 des Grecs - 552 de notre ère). » Bar Hébraeus, *Cours d'astronomie*, rédigé en 1279... édité et traduit par F. Nam, Paris, 1899, p. 176-177. — Les Arméniens attribuent leur évangélisation à saint Grégoire, évêque de Néocésarée dans le Pont, vers la fin du III^e siècle.

6 janvier. Pourquoi (les Arméniens) se distinguent-ils de tous et fêtent-ils seuls la Nativité et l'Épiphanie en un même jour? S'ils disent que c'est une coutume ancienne et que les anciens faisaient ainsi, nous répondons que beaucoup des anciennes coutumes ont été changées par les Pères et les docteurs, comme nous l'avons montré plus haut dans la lettre de Mar Jean le patriarche (1); beaucoup de choses ont été abrogées et beaucoup ont été innovées: on a abrogé l'usage de se faire baptiser à l'âge de trente ans; et de ne pas fêter la Passion et la Pâque chaque année; et que les évêques aient eu des femmes et des enfants quand ils étaient dans le monde puis aient abandonné leurs femmes et aient été nommés évêques, comme cela était arrivé pour leur saint Grégoire et pour beaucoup; et que des femmes aient été ordonnées diaconesses pour oindre les femmes baptisées; et beaucoup d'autres choses de ce genre. On a innové d'ailleurs de baptiser les jeunes enfants: de fêter chaque année la Passion et la Pâque; de faire jeûner en même temps tous les hommes qui adorent la sainte croix durant les quarante jours qui précèdent la Pâque, car (auparavant) chacun jeûnait quarante jours dans l'année comme il le voulait. On a innové aussi la fête des Rameaux qui n'était pas célébrée (auparavant); et la fête de la Transfiguration; et on a placé la fête de la sainte Nativité à sa place, après de grandes recherches, de nombreuses consultations et des calculs, en toute exactitude et sous l'inspiration du Saint-Esprit.

XXI. DES PRATIQUES DE LA LOI DES JUIFS. — Les premiers chrétiens étaient attachés à beaucoup de coutumes (tirées) des pratiques de la loi des Juifs, et les premiers apôtres et les disciples du (Christ) les ont supprimées et en ont éloigné les (chrétiens). Parce qu'ils avaient reçu la tradition de cette fête selon le comput lunaire, d'après l'usage des Juifs dont les mois étaient lunaires, ils avaient appris par tradition que Notre-Seigneur était né le six de la lune de janvier et qu'il avait été baptisé aussi le six de la lune de janvier et ils célébraient la fête chaque année le six selon la lune. Le soir (du 5) ils fêtaient la Nativité à Bethléem, et aussitôt ils quittaient Bethléem et descendaient au Jourdain: durant toute la nuit ils souffraient du froid, de la pluie et de la neige, comme c'est l'ordinaire en hiver, puis, au matin, ils fêtaient l'Épiphanie (le baptême) près du Jourdain (2). Ils avaient fait ainsi jusqu'à l'époque de Mar Jean Chryso-

(1) La fin de l'écrit est donc une addition à la lettre de Jean: cf. *supra*, chap. XI.

(2) On trouve des détails analogues dans une note grecque *Ἀναρχία διήγησις*, éditée par Cotellier, *P. G.*, t. I, col. 861, pour compléter Jean de Nicée: « Auparavant les chrétiens fêtaient le même jour la naissance du Christ et les Lumières. Juvénal, patriarche de Jérusalem, écrivit à Jules, pape de Rome, qu'il ne pouvait pas en un même jour aller à Jérusalem et au Jourdain, car le Jourdain est à 25 milles de Jérusalem à l'orient et Bethléem est à six milles au nord. » Juvénal s'adresse au pape parce qu'il sait que les anciens actes ont été portés à Rome par Tims et Vespasien. Le pape Jules « trouva que Notre-Seigneur Jésus-Christ était né le 25 décembre et qu'il avait été baptisé, trente ans plus

stone, durant les jours de l'empereur Arcadius, père de Théodose le Jeune. A cette époque, des hommes de Jérusalem furent poussés par le Saint-Esprit, et ils firent des recherches et des écrits sur cette affaire des fêtes qui n'étaient pas célébrées comme il faut, parce qu'on fêtait la Nativité le soir à Bethléem, puis on partait cette nuit même, avec hâte et peine, pour le Jourdain où on célébrait l'Épiphanie aussi en grande hâte pour retourner à Jérusalem faire la fête de saint Étienne à l'endroit où il avait été lapidé et enseveli, car, après cette fête dominicale de la Nativité et de l'Épiphanie, on célébrait celle de saint Étienne (1). Comme ils faisaient des recherches et des études à ce sujet, ils envoyèrent des lettres aux patriarches, qui étaient alors à Rome, à Constantinople, à Alexandrie, à Antioche et dans les autres villes importantes; et il y eut des conciles à ce sujet en tout lieu, et la chose fut étudiée avec soin et fut approfondie avec diligence par tous les sages et les savants qui vivaient alors et qui étaient experts dans le comput des temps et la révolution des années: ils revinrent sur le calcul des mois et des années, et ils trouvèrent l'année en laquelle Notre-Seigneur était né, qui est l'an 309 des Grecs (2), et ils trouvèrent que le commencement de la lune de janvier tombait le vingt décembre dans le comput solaire, par suite c'est le 25 décembre que la lune avait six jours et cette lune est comptée comme celle de janvier; et ils établirent avec soin que Notre-Seigneur était né cette année le 25 décembre selon le comput solaire.

tard, le six janvier, dans le fleuve du Jourdain ». — Jean de Nîce remplace Juvénal (422-452) par S. Cyrille de Jérusalem (313-386) qui est bien contemporain de Jules I. (337-352), mais on reconnaît que cette date est trop ancienne et que la correspondance des patriarches de Jérusalem et de Rome au sujet de la date de la Nativité a été fabriquée après coup. Cf. H. Kellner, *L'année ecclésiastique*, trad. de J. Burad, Paris, 1910, 212-213.

(1) D'après la *Peregrinatio Sibiriae* (Euthérie), on se rendait le soir, la veille de la fête, à Bethléem, et on rentrait le lendemain matin à Jérusalem. Il s'ensuit donc que la fête était déjà dédoublée, car au vi^e siècle on se rendait encore en pèlerinage au Jourdain. H. Kellner, *loc. cit.*, p. 213. On ne sait de quelle fête parle Euthérie, car le commencement du texte manque. Comme elle parle plus loin de la *Quadragesime de Epiphania* ou Purification, H. Kellner, *loc. cit.*, p. 230, on en a conclu qu'il s'agissait ici de l'Épiphanie (baptême) du 6 janvier. Mais puisqu'on va à Bethléem et non au Jourdain, il s'agit de l'Épiphanie (naissance) du 25 décembre, et la quarantaine de cette Épiphanie se termine à la Purification au 2 février. Le dédoublement des fêtes de l'Épiphanie (naissance et baptême) nous conduirait à rapprocher la *Peregrinatio Sibiriae* (Euthérie) du vi^e siècle plutôt que du iv^e. — Eusèbe attribue aussi à Juvénal le dédoublement de la fête de l'Épiphanie. Cf. H. Kellner, *loc. cit.*, p. 211, note 3.

(2) Cette date est celle des documents édesséniens. Il y eut d'ailleurs vers cette époque de nombreux essais de comput que l'on trouve dans la Chronique d'Édesse et sous le nom d'Ensèbe, d'Hésychius, d'Anianus, d'Andronicus, de Denys le Petit. Voir un exemple de ces comptes dans l'appendice à la réédition d'Épiphane, *Patr. gr.*, t. III, 222-225.

En ce même jour, les païens faisaient la fête du solstice (1) du soleil, parce qu'à cette époque, au 24 et au 25, avaient lieu les changements de l'année (des saisons), je veux dire en décembre, en mars, en juin et en septembre. En ce changement (saison) de décembre, parce que le soleil était descendu vers le sud jusqu'à l'extrémité des degrés inférieurs pour recommencer, à partir du 25, à monter, ils faisaient une grande fête de réjouissance et elle était appelée fête du solstice du soleil, qui prônait, désignait et figurait le grand soleil de justice qui devait se lever en ce monde. Les chrétiens allaient à cette fête des païens et se souillaient avec leurs sacrifices. Alors les Pères fixèrent et acceptèrent tous ensemble avec accord que la sainte fête de la Nativité serait célébrée le 25 décembre selon le comput solaire et qu'on abandonnerait le comput lunaire qui monte et descend et n'est pas exact, parce que le total des douze mois lunaires est inférieur de onze jours au total des douze mois solaires de l'année, parce que la lune varie en diminuant et en augmentant et n'est pas constante comme le soleil qui ne change pas, ne diminue pas et n'augmente pas: en quoi il figure le grand soleil, le Christ, qui n'a été aucunement changé, ni diminué ni augmenté, bien qu'il se soit fait chair et homme et qu'il se soit humilié. Voilà ce que nous avons à dire sur la sainte Nativité.

Les saints Pères cherchèrent et calculèrent encore quelle était la trentième année dans laquelle Notre-Seigneur fut baptisé, qui est l'an 339 des Grecs et l'an 15 de l'empire de Tibère César qui bâtit la ville de Tibériade près de la mer de Galilée, où commence le fleuve du Jourdain — lui aussi figurait et annonçait d'avance la ville forte du saint baptême qui était construite et fixée à cette époque sur le fleuve du Jourdain spirituel. — Ils trouvèrent, par un calcul soigné, qu'en cette année la lune de janvier coïncidait avec le mois solaire et que le six de la lune tombait le six du mois solaire et ils décidèrent que l'Épiphanie serait célébrée en ce jour le six du mois solaire de janvier et qu'on abandonnerait le comput lunaire. Lorsque les saints Pères et les princes des prêtres, qui s'étaient réunis avec l'aide du Saint-Esprit, eurent ainsi décidé, avec convenance, soin et mérite, ce qui concernait ces saintes fêtes, ils l'écrivirent, et ils firent savoir à Jérusalem et à toutes les régions ce qu'ils avaient décidé par l'opération du Saint-Esprit, et, depuis cette époque, cette belle ordonnance fut fixée dans toutes les églises de tous les peuples et de toutes les langues.

De même, la fête des Rameaux fut fixée à cette époque et réglée par l'opération du Saint-Esprit, et les chrétiens ne se servirent plus depuis cette époque du comput lunaire pour fixer leurs fêtes, à l'exception de la Pâque qui doit être nécessairement la Pâque des Juifs, c'est-à-dire le quatorzième jour de la lune de nisan, en lequel ils faisaient mémoire de la sortie d'Égypte et de l'ange exterminateur qui fit resplendir et qui passa les portes où ils avaient sacrifié l'agneau; et ils faisaient mémoire de

(1) Voir la note du chap. x.

ces choses le saint samedi de la Passion parce que, en ce jour, durant la Pâque des Juifs, et au quatorzième jour durant lequel l'agneau était sacrifié, l'agneau vivant de Dieu avait été immolé au haut du bois de la croix. Dans le mois solaire, il advint que c'est le 25 du mois de mars — jour dans lequel sa conception avait été annoncée — qu'il rendit l'âme: et cette chose est écrite aussi chez les Romains et chez les Grecs dans le livre des fêtes.
